

LONDON

de Bijela, un village de pêcheurs du Monténégro, il était soupçonné d'être un des dirigeants d'une bande de voleurs de diamants aussi inattaquables que spectaculairement inventifs. Sur cette partie de New Bond Street, située à quelques mètres au nord de Buckingham Palace, étaient installés de nombreux joailliers byz de gamme, comme Chopard ou Harry Winston. Peut-être Vujosevic avait-il simplement eu une grosse envie de diamants colorés, ou peut-être la sécurité du magasin lui avait-elle semblé un peu relâchée.

Récemment, comme je passais chez Graff, l'agent de sécurité qui m'accueillait ne me demanda pas si j'avais pris rendez-vous, et ne jeta pas le moindre coup d'œil à ma serviette en cuir les contiens trop manœuvrées mettes les clients mal à l'aise. Trois clientes, toutes russophones, se trouvaient déjà à l'intérieur – parlant – du magasin. Un vendeur du nom de Martin me montra une série de solitaires en diamant, volant trois ans auparavant de 100 000 dollars, qui avaient pu, selon lui, faire de judicieuses idées de cadeau pour ma femme. Employé de Graff depuis 1973, Martin était présent le jour suivant le vol : affecté par Vujosevic, il avait de midi, ce dernier, accompagné d'un complice, passa la porte et, moins de trois minutes plus tard, il y avait des diamants représentant une valeur de 10 millions de dollars : il s'agissait du plus important casse de bijoux de l'histoire britannique. « Nous sommes prêts de passer par le monde entier, me dit sèchement Martin. Nous préférons simplement que les gens paient pour posséder ce qui les aime. »

Selon les rapports de la police britannique, Vujosevic, qui résidait alors à Paris, s'était installé à Londres deux semaines avant le braquage dans un petit hôtel de Grosvenor, près de Hyde Park. Les formalités de son voyage avaient été réglées par Milan Jovicki, un habitant de Cetivice, l'ancienne capitale soviétique du Monténégro. Une semaine plus tard décollait de Zurich pour Londres un imposant Serbe du Kosovo, Nelsja Denis, technicien de surface dans un hôpital russe. Les trois hommes furent aperçus ensemble dans le quartier d'Edenworth, à l'ouest, où ils achetèrent une Vespa d'occasion, qui permit à Vujosevic de prendre la fuite.

Le jour du braquage, Denis, un piqueux aux fenêtres occultées par stores. Quarante-huit gemmologues assis dans des boîtes, y examinaient des diamants au microscope. Les pierres qui parvenaient à leurs postes dans petites boîtes en plastique transparentes furent ensuite placées sous l'œil à l'aide de pincettes. Les facilités requises pour leur travail sont largement comparables à celles exigées chez les techniciens en radiologie. Cutler m'expliqua qu'un diamant d'une carat vendue au détail pour 450 000 dollars. « Trop m'a-t-il dit-il après l'avoir regardée de près ? Vous n'avez pas quelque chose de plus petit ? »

Denis brandit alors un Magnavox d'occasion et hurla : « Tout le monde tenez ! » Vujosevic, tout juste entré à la boutique, brisa plusieurs vitres d'exposition à coup de marteau, et un nu et y glissa quarante sept rubis jaspés en diamant. Les deux hommes coururent vers la sortie. Un agent de sécurité poursuivit Denis et tenta de l'arrêter son pistolet en coupant par accident et la balle fit un ricochet sur un climatiseur avant d'étrangler d'une passante.

A son arrivée, Steve Alexander inspecteur de Scotland Yard, et Denis Denis à terre et tout en sang. Il se souciait de l'avoir trouvé d'élégamment habillé, mais affaibli et perreque ridicule : on aurait dit qu'il était tombé sur sa tête ».

Scotland Yard ouvrit une enquête l'espace de quelques jours, et tout par le biais, un habitant londonien établirent la compagnie du fixeur monténégrin, Milan Jovicki et sa petite amie, Ana Stanovic.

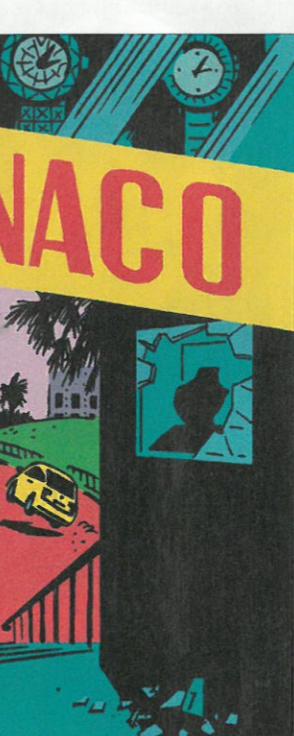
la part d'autorités légales situées à quatre coins du dans le monde – sans étonner que meurtre.

Cutler m'expliqua ensuite dans sa pièce aux fenêtres occultées par stores. Quarante-huit gemmologues assis dans des boîtes, y examinaient des diamants au microscope. Les pierres qui parvenaient à leurs postes dans petites boîtes en plastique transparentes furent ensuite placées sous l'œil à l'aide de pincettes. Les facilités requises pour leur travail sont largement comparables à celles exigées chez les techniciens en radiologie. Cutler m'expliqua qu'un diamant d'une carat vendue au détail pour 450 000 dollars. « Trop m'a-t-il dit-il après l'avoir regardée de près ? Vous n'avez pas quelque chose de plus petit ? »

Denis brandit alors un Magnavox d'occasion et hurla : « Tout le monde tenez ! » Vujosevic, tout juste entré à la boutique, brisa plusieurs vitres d'exposition à coup de marteau, et un nu et y glissa quarante sept rubis jaspés en diamant. Les deux hommes coururent vers la sortie. Un agent de sécurité poursuivit Denis et tenta de l'arrêter son pistolet en coupant par accident et la balle fit un ricochet sur un climatiseur avant d'étrangler d'une passante.

A son arrivée, Steve Alexander inspecteur de Scotland Yard, et Denis Denis à terre et tout en sang. Il se souciait de l'avoir trouvé d'élégamment habillé, mais affaibli et perreque ridicule : on aurait dit qu'il était tombé sur sa tête ».

Scotland Yard ouvrit une enquête l'espace de quelques jours, et tout par le biais, un habitant londonien établirent la compagnie du fixeur monténégrin, Milan Jovicki et sa petite amie, Ana Stanovic.



MONACO

André Notre-Dame est l'inspecteur le plus réputé d'Europe occidentale pour son expertise sur les Pink Panthers. Le nom de ce Belge ne figure dans aucun annuaire officiel ni sur le moindre organigramme de police. Je le rencontrai au printemps 2009 dans un café bruxellois, non loin de la Bourse. Ses cheveux étaient gris, sa moustache avait la forme d'un golden, et son visage l'air d'être en pâte à modeler, ses traits comme déformés, mordu. Son ventre, en partie couvert par un coupe-vent en nylon, ressortait néanmoins par-dessus la ceinture de son jean délavé. Aux pieds, il portait les chaussures typiques des flics : noires, avec d'épaisses semelles en caoutchouc.

Notre-Dame estimait que les Pink Panthers s'organisaient autour d'un noyau dur d'environ vingt et trente cambrioleurs chevronnés. L'assistance logistique leur était fournie par plusieurs dizaines d'aides opérant dans diverses villes européennes, dont Bruxelles. Les diamants volés parvenaient à Anvers, tandis que les montres de luxe passaient en Serbie ou en Russie, cachés à bord de voitures. « Une partie de l'argent termine en Serbie, affirma Notre-Dame, les bouts de sa moustache hérissés par un petit rire. Les autorités serbes aiment bien les investissements financiers », ajouta-t-il. Les recettes sont ensuite blanchies à Belgique, où l'argent est réinjecté dans des cafés, des restaurants et des propriétés immobilières.

Après un sympathique repas, Notre-Dame sortit un cigare et nous logeâmes les Cadix royales Saint-Hubert, des arcades où sont installées huit bijouteries différentes. Depuis 2002, poursuit-il, les Pink Panthers avaient cambriolé cent cinquante-deux établissements de ce type. La plupart des braquages avaient

Lire le monde

S'inspirant de modèles mythiques comme le *New Yorker*, **Feuilleton**, jeune revue littéraire créée par un éditeur de 25 ans, Adrien Bosc, séduit par la richesse de ses textes et l'élégance de sa maquette. Un saisissant point de vue sur le monde.

Lorsqu'on choisit de décrire la réalité, il faut s'attendre à ce que l'écriture puisse l'influencer. C'est sous l'égide de la grande figure du journalisme littéraire Ryszard Kapuscinski que *Feuilleton* se lance dans le grand bain des revues en vue. Du reportage au long cours à l'enquête, de la nouvelle littéraire à l'infographie pédagogique, la revue s'inscrit dans la tradition anglo-saxonne du "journalisme narratif", dont quelques récentes publications tentent de capter l'héritage en France.

De XXI, pionnière en la matière, lancée en 2008 par Laurent Beccaria et Patrick de Saint-Exupéry, à *Uzbek et Rica*, plusieurs revues réactivent dans le paysage journalistique hexagonal cette démarche à contre-courant des diktats de la presse magazine dominante (les papiers courts, les rubriquages rigides, les codes iconographiques obligés...). Entre livre et magazine, les 256 pages de *Feuilleton* prolongent cette nouvelle tendance d'un journalisme détaché des contingences du *hard news* et rattaché aux origines : l'art du récit. Un art qui paradoxalement nourrit ce qu'on appelle souvent le "nouveau journalisme". Pour son fondateur Adrien Bosc, 25 ans, la promesse de la revue tient dans cette volonté de se positionner

"à rebours" de la presse d'actualité, tout en portant sur le monde d'aujourd'hui un regard acéré, collé au réel et à ses multiples paysages.

Sur les traces du *New Yorker*, de *Vanity Fair* ou de *Gazeta Wyborcza*, *Feuilleton* rivalise dès son premier numéro avec l'excellence de ses modèles. Passionnante de bout en bout, ménageant les effets de surprise à chaque fin de papier, échappant à toute règle préétablie pour lui substituer le seul principe du plaisir de lire, la revue tire sa cohérence de son éclatement, sa richesse de son effet de dilatation. Aucun des articles ne ressemble à un autre ni ne fait de l'ombre au suivant, tous forment par leur assemblage subtil un projet éditorial global, nourri à la fois de textes étrangers traduits pour la revue et de récits originaux.

Ce n'est peut-être pas un hasard si la rédaction en chef de *Feuilleton* a été confiée par le jeune fondateur Adrien Bosc à un éditeur, Gérard Berréby – 61 ans, patron des éditions Allia –, auprès duquel il fit ses premiers pas dans l'édition. Passeur historique du journalisme anglo-saxon, avec ses publications d'auteurs comme Mark Seal, Charles C. Mann, David Grann..., Gérard Berréby a pris au sérieux la proposition de son jeune protégé : "Il voulait s'amuser", confirme Adrien Bosc.

Outre l'originale inversion générationnelle, cette organisation éditoriale atteste d'un parti pris journalistique indexé sur la valeur littéraire. Cet engagement s'incarne ici dans les textes d'écrivains contemporains comme Jonathan Franzen, auteur d'une nouvelle sur la décomposition d'un couple entre Paris et New York, mais aussi de Nicolai Lilin, qui revient sur son expérience de la guerre en Tchétchénie, ou de Daniel Mendelsohn explorant les arcanes de la bibliothèque du Vatican.

Feuilleton exhume par ailleurs le travail inédit d'auteurs anciens, comme ce texte curieux de George Orwell, écrit en 1946, comparant le prix des livres et celui des cigarettes. Une autre figure légendaire, J. D. Salinger, fait l'objet d'un remarquable travail biographique de la part de Kenneth Slawenski qui mesure l'impact de la Seconde Guerre mondiale sur l'invention de son personnage Holden Caulfield.

Outre cet espace réservé à de grands écrivains, la dimension littéraire se déploie dans les textes de journalistes. La formidable et longue enquête (40 pages) de David Samuëls, célèbre plume du *New Yorker*, sur les Pink Panthers, braqueurs de bijouxeries de luxe du Monténégro, et en arrière-fond sur les désordres politiques en ex-Yougoslavie, confère à la revue ce souffle romanesque mêlé au goût du réel. Un goût que l'on retrouve dans le reportage de William Langewiesche, reporter de *Vanity Fair*, sur un crash aérien en Amazonie ; dans celui, écrit en 1989 par un autre reporter de *Vanity Fair*, Michael Lewis, qui à mi-chemin de la fiction et de la réalité, mesure les risques d'un séisme à Tokyo ; ou dans plusieurs enquêtes sur l'Afghanistan d'aujourd'hui,

un journalisme détaché des contingences du "hard news" et rattaché aux origines : l'art du récit

rédigées par Anne Nivat, Dexter Filkins et Michael Hastings.

Chaque texte, quelle que soit sa nature, est accompagné de bibliographies et d'informations complémentaires, dans un souci d'éclaircissement et d'élargissement. Graphiquement, la revue séduit par un mélange de sobriété (ligne claire) et de densité (système graphique intégrant des illustrations magnifiques), à l'image de sa belle couverture confiée à l'illustrateur anglais Mike Lemanski (qui collabore à *Vice*, *Monocle*, *Fortune*...).

Objet précieux, Feuilleton ne se vendra qu'en librairie, sur le modèle économique de XXI. Diffusée par le Seuil, la revue est éditée par les Editions du sous-sol, dirigées par le même Adrien Bosc, qui viennent de publier le premier livre, *American Ground*, écrit par William Langewiesche (une enquête sur Ground Zero). Avec quelques actionnaires minoritaires, comme Pierre Bergé, Olivier Diaz, Gérard Berréby et Victor Robert, Adrien Bosc espère profiter de ce nouveau marché des revues, en tirant le premier numéro à 20 000 exemplaires. Quatre numéros par an sont prévus : le prochain, en janvier, proposera entre autres une nouvelle inédite de Don DeLillo. Dès son premier épisode, le feuilleton nous accroche déjà. **Jean-Marie Durand**

Feuilleton revue de 256 pages, 15 €, en vente en librairie

au poste

c'est plus le 20 heures

La grand-messe cathodique du dîner familial appartient au passé. Tant mieux !

20 heures, l'heure fatidique à la télé. Si l'artiste Christian Marclay, dans son installation magnétique *The Clock*, s'était penché sur l'histoire de la télé, il aurait probablement mesuré l'effet de tension qui s'empare de toutes les chaînes de télé à ce carrefour stratégique. Les audiences sont alors censées atteindre leur point culminant, et le fantôme des familles réunies devant leur poste domine la doxa télévisuelle depuis des décennies. Longtemps associée au motif de la messe, le journal de 20 heures a pourtant largement perdu de sa puissance d'attraction sur ses ouailles. L'information télévisée s'est désacralisée à cause de l'élargissement de son champ d'action (sites, chaînes d'info...) et ne fait plus événement, en dépit des efforts parfois déployés pour renouveler une parole trop aseptisée. Face à ce décrochage d'avec l'info du dîner (25 % de parts d'audience sur TF1, 19 % sur France 2, en gros) – une rupture dans l'histoire de la télé –, les chaînes ont compris leur intérêt à investir d'autres espaces de programmation, ce que Canal+ avait anticipé il y a quinze ans avec l'émission prophétique *C'est pas le 20 heures*. M6 cartonne avec sa série comique et souvent passive *Scènes de ménages*, Canal+ a mis sur orbite Yann Barthès et son *Petit Journal* devenu grand, France 5 tente le pari d'une offre culturelle avec le tout nouveau rendez-vous animé par Laurent Goumarre... Le modèle figé du téléspectateur collé aux grands titres institutionnels du jour a vécu. La perte du désir du journal télé en a créé un autre : celui de moments qui détachent des contingences, déconstruisent la mécanique de la communication politique, ouvrent vers des horizons plus créatifs. A 20 heures, tout fout le camp : c'est une bonne nouvelle.

Jean-Marie Durand

